

que soient bien davantage développées les pages consacrées à l'apprentissage et à la pratique de la danse dans les différents milieux socio-professionnels (artisans, ouvriers, pêcheurs, fonctionnaires, rentiers) qui, entre Waterloo et la bataille de la Marne, peuplaient les ports ou les villes petites et moyennes de Bretagne orientale. Et c'est ainsi, par un double contraste, qu'auraient pu se dessiner les silhouettes de ceux qui forment le second groupe du tableau-palimpseste et dont l'étude aurait pu, aurait dû, parachever la recherche de M. Clérvet : dans l'état présent de son travail ce sont, omniprésents mais dans l'indistinction, mis à contribution pour leurs recueils auprès des derniers porteurs de la tradition et pourtant muets sur leurs propres trajectoires, les militants du revivalisme.

De l'importance historique de ce mouvement socio-culturel d'une précocité, d'une longévité et d'une vitalité qui singularisent la Bretagne et tout spécialement le pays gallo, Marc Clérvet, qui en est issu, est le premier conscient et il marque à plusieurs reprises la nécessité d'en étudier l'histoire, laissant entrevoir l'intérêt qu'il pourrait prendre lui-même à mener cette recherche, laquelle, au passage, se prêterait particulièrement bien au croisement de l'exploitation des archives, écrites, iconographiques, sonores ou audiovisuelles, et de l'enquête de terrain à conduire auprès de témoins nombreux non moins que représentatifs des générations actives depuis la Libération. On peut comprendre qu'il ait reculé devant l'ampleur de la tâche mais on aimerait le convaincre qu'elle est moins irréalisable que celle à laquelle il s'est courageusement attelé, et qu'il est surtout le plus à même de la mener à bien, compte tenu de son expérience culturelle et professionnelle mais aussi désormais de son parcours scientifique, dont les traverses mêmes ont dû être hautement formatrices.

François GASNAULT

chercheur à l'Institut interdisciplinaire d'anthropologie du contemporain-
Laboratoire d'anthropologie et d'histoire de l'institution de la culture
(CNRS-EHES)

Christian MILLET et Daniel SANNIER, *Le Paysan breton en sa demeure : Trégor finistérien*, Morlaix, Skol Vreizh, 2013, 159 p., ill. n. b. et coul.

On ne peut qu'accueillir avec plaisir la parution de cet ouvrage. Comme l'indique son titre, il ne traite pas de la Bretagne dans son ensemble, mais d'une très petite région, à la personnalité particulière et riche en architecture vernaculaire, cet angle nord-est du Finistère qui se situe entre la frontière orientale de ce département et la rivière de Morlaix, à l'ouest. La zone étudiée comprend quelque dix-huit communes, s'étendant de la Manche, au nord, aux piémonts des monts d'Arrée, au sud. L'ouvrage, dont on saluera la publication, est l'œuvre de deux passionnés habitant cette région, l'un étant architecte de profession et l'autre instituteur. Leur livre est relativement court – 159 pages – mais d'un assez grand format. On peut penser que, pour des

raisons commerciales, il vise le grand public, ce qui, à notre avis, est une bonne chose, car il pourra mieux faire apprécier l'héritage bâti et encourager sa conservation par ceux-là mêmes, qui, non avertis, seraient susceptibles de le détruire.

Les auteurs se sont inspirés des recherches de Jean-François Simon, menées au cours des années 1980¹⁰, ainsi que de celles conduites par l'école française de l'habitat rural, datant pour l'essentiel de l'entre-deux-guerres. Ces deux approches sont toutefois considérées aujourd'hui comme scientifiquement limitées. On ne peut néanmoins que se féliciter du travail assidu et au long terme de ces deux auteurs : il est clair qu'ils sont passionnés par leur région, qui a énormément à offrir. Il convient donc de les encourager.

L'ouvrage est divisé en six sections : « Les documents sources » ; « Organisation spatiale et architecture des bâtiments » ; « Les terres, 1650-1950 » ; « Inventaires, 1700-1850 » ; « Conclusions ». Cette dernière section comprend une liste des moulins, un index des noms de lieux, un glossaire et une bibliographie. C'est à cette dernière que l'on voit la maîtrise insuffisante que les auteurs ont du sujet.

Dans les documents, le cadastre tient inévitablement une place importante, comme d'ailleurs les actes notariaux, les fermages et le domaine congéable. On ne sait pas vraiment dans quelle mesure les auteurs ont exploré l'ensemble des inventaires après décès disponibles aux Archives départementales du Finistère (Quimper) ; ces archives sont particulièrement riches en documents concernant le nord de la région étudiée. D'autres sources documentaires paraissent aussi avoir été négligées. Nous avons montré ailleurs l'importance de ces sources pour une proposition de reconstruction des maisons bretonnes¹¹. Rien n'indique vraiment que ces précieuses archives aient suffisamment été exploitées par les auteurs. De même, n'ont-ils pas pris conscience de l'intérêt des rapports des comités d'hygiène du XIX^e siècle, disponibles, eux aussi, aux Archives départementales. Ces rapports fournissent de nombreuses informations sur les conditions de vie à l'intérieur des maisons, la piètre qualité de nombreux bâtiments, et l'alimentation paysanne. De nombreuses autres sources utiles ont déjà été citées¹², mais les auteurs ne paraissent pas les connaître. Les enquêtes des Études d'architecture rurale (ÉAR), conservées au

10. SIMON, Jean-François, *Tiez. Le Paysan breton et sa maison*, 1, *Le Léon*, Douarnenez, Éditions de l'Estran, 1982 ; *Id.*, *Tiez. Le Paysan breton et sa maison*, 2, *La Cornouaille*, Douarnenez, Éditions de l'Estran, 1988. Ces deux ouvrages ont été réédités par les Presses universitaires de Rennes en 2011 (coll. « Bretagne références »).

11. MEIRION-JONES, Gwyn, *The Vernacular Architecture of Brittany*, Édimbourg, John Donald, 1982, p. 324-359. Pour une étude plus complète, voir, du même auteur, *Id.*, « L'intérieur de la maison paysanne en Bretagne d'après les inventaires après décès », dans Alain GALLICÉ et Chantal REYDELLET (éd.) *Talabardoneries, ou Échos d'archives offerts à Catherine Talabardon-Laurent*, Rennes, Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, 2011, p. 241-259.

12. *Id.*, *ibid.*, p. 241-259

Musée des Arts et traditions populaires (Paris), constituent une autre source du plus grand intérêt : une partie de ces matériaux a été publiée et se rapporte directement à ce type d'étude¹³. D'autres omissions ne sont que trop évidentes. On peut penser que les nombreux mémoires d'étudiants de l'Université de Bretagne occidentale, traitant de l'histoire locale et de thèmes associés, constituent une source d'information utile.

Les plus anciens dénombrements de la population recensent, pour le milieu du XIX^e siècle, les maisons couvertes de chaume. À cette époque, les maisons des campagnes bretonnes étaient des chaumières, dans leur grande majorité, et n'étaient donc pas pourvues d'un toit d'ardoises, sauf dans quelques régions – les environs de Locquirec, les Montagnes Noires, les monts d'Arrée – où l'on exploitait depuis longtemps l'ardoise locale, que l'on utilisait même pour couvrir les maisons paysannes. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, la majorité des maisons bretonnes possédait donc un toit de chaume, fait dont les auteurs ne paraissent pas avoir conscience. De plus, pendant une période relativement courte, au milieu du XIX^e siècle, l'utilisation de tuiles de toiture se répandit en Bretagne, tout particulièrement dans les environs de Lannion, mais aussi, en partie, dans les communes qu'étudie le présent ouvrage¹⁴. Ces premières tuiles venaient de Bridgwater (Somerset, Grande-Bretagne) ; par la suite, vinrent s'y ajouter des matériaux produits par l'industrie française, qui, parfois même, remplacèrent les tuiles anglaises. Ces tuiles rouges se voient encore communément dans la région, bien qu'elles soient de moins en moins nombreuses. Considérées comme non « bretonnes », elles ont été systématiquement remplacées par des ardoises industrielles, dont la plupart proviennent de l'Anjou. L'ardoise est aujourd'hui visible partout, mais n'est pas plus « bretonne » que le chaume ou les tuiles rouges qui l'ont précédée. La période marquée par l'importation de tuiles fut un interlude important entre l'utilisation du chaume et l'obsession moderne pour l'ardoise.

L'ouvrage examine en détail certains bâtiments, mais les auteurs ne connaissent manifestement pas les publications antérieures les concernant : Kermorfezan, Goasven et Traou-an-Run (tous en Plougasnou) ont été publiés, avec des relevés complets et datés, dès 1982¹⁵. Ils ne semblent pas familiers, non plus, avec les travaux plus récents concernant la résidence noble¹⁶. Mais on peut également s'arrêter à certains détails. Les auteurs ne paraissent pas être conscients des différences essentielles entre les

13. LE COUËDIC, Daniel, TROCHET, Jean-René, *Bretagne*, Paris, Berger-Levrault, coll. « Architecture rurale française », 1985.

14. MEIRION-JONES, Gwyn, BATT, Michael, « L'importation et la diffusion des tuiles anglaises du Somerset en Bretagne septentrionale au XIX^e siècle : premiers résultats d'enquête », *L'Architecture vernaculaire*, 8, 1984, p. 67-73.

15. MEIRION-JONES, Gwyn, *The Vernacular Architecture...*, *op. cit.*, p. 301-309.

16. MEIRION-JONES, Gwyn (dir.), *La demeure seigneuriale dans l'espace Plantagenêt : salles, chambres et tours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, p. 486 ; MEIRION-JONES, Gwyn, JONES, Michael,

maisons paysannes et les résidences de la noblesse¹⁷ et n'ont pas compris l'importance du « bloc de chambres », bien qu'un superbe exemple d'une telle structure figure en couverture de l'ouvrage ! La place de cet élément dans l'organisation domestique de la résidence noble fut pourtant clairement mise en évidence dans une exposition tenue en 1993¹⁸. Ces « blocs », formés d'une chambre située au-dessus d'une cuisine, d'une écurie, ou d'un espace de rangement, se rencontrent plus fréquemment dans certaines régions, comme le Trégor finistérien, que dans les zones plus pauvres. Il est quasi certain qu'ils étaient destinés à abriter une personne d'un certain statut, membre de la noblesse ou du clergé, et il est intéressant de noter que certaines résidences de ce type sont associées à une chapelle, comme au Yaudet en Ploulec'h (Côtes-d'Armor). D'autres « blocs de chambres » sont intégrés à un manoir, comme à Kermorfezan en Plougasnou (où l'escalier extérieur a disparu)¹⁹. La demeure noble, comme la maison paysanne, a évolué au cours des siècles, et tout particulièrement à la Renaissance²⁰. Une future édition de cet ouvrage devra prendre en compte cette évolution et éviter de considérer la maison rurale comme une entité immuable, figée pour l'éternité.

Les auteurs consacrent avec raison beaucoup de place à l'économie rurale et nous donnent d'excellents exemples de récoltes, du nombre de têtes de bétail et de l'espace consacré à l'entreposage. C'est la culture du lin, et le processus menant à la production de diverses qualités de toiles qui sont à l'origine d'une grande partie de la richesse de cette région et qui expliquent, pour une très grande part, son riche héritage bâti. Les auteurs nous donnent à voir de très bons exemples de moulins à rouir (*kandi* en breton), d'étangs à rouir (trop souvent transformés en lavoirs). Ce sont des éléments importants du paysage et une composante précieuse de son héritage. Leur mise en valeur n'a que trop tardé. Pour ce qui est d'un travail pionnier sur les bâtiments – et leur équipement – associés à la culture du lin et au commerce des toiles, on doit beaucoup au regretté Ernest Olier, élève d'André Mussat, qui s'intéressa à la question dans les années 1970. Une grande partie de ce qu'il découvrit dans le Léon voisin a été publiée dans des revues confidentielles, mais est néanmoins du plus grand intérêt²¹. Un autre phénomène auquel les auteurs consacrent un bon

GUIBAL, Frédéric, « La résidence noble en Bretagne, XI^e-XVI^e siècles », dans MEIRION-JONES, Gwyn (dir.), *La demeure seigneuriale...*, op. cit., p. 133-178.

17. Voir MEIRION-JONES, Gwyn, JONES, Michael, GUIBAL, Frédéric, « La résidence noble en Bretagne... », art. cité. On verra aussi : MEIRION-JONES, Gwyn, JONES, Michael (dir.), *Manorial Domestic Buildings in England and Northern France*, Londres, Society of Antiquaries of London, 1993 (Occasional Papers n° 15).

18. BLAIR, John, « Hall and chamber : English domestic planning, 1000-1250 », dans MEIRION-JONES, Gwyn, JONES Michael (dir.), *Manorial Domestic Buildings...*, op. cit., p. 1-21.

19. Voir MEIRION-JONES, Gwyn, *The Vernacular Architecture...*, op. cit. pour un relevé daté du 25 juin 1971.

20. *Id.*, « L'évolution de la salle dans la résidence noble en Bretagne », dans SALAMAGNE, Alain, KERHERVÉ, Jean, DANET, Gérard (dir.), *Châteaux et modes de vie au temps des ducs de Bretagne, XIII^e-XVI^e siècles*, Tours-etRennes, Presses universitaires François-Rabelais/resses universitaires de Rennes, 2012, p. 197-212.

21. Articles publiés dans des livraisons successives du *Bulletin paroissial de Pleyber-Christ*.

nombre de pages est ce que l'on appelle *kuzh tôle*, avancée du rez-de-chaussée de la maison, généralement située à l'extrémité de la salle/cuisine, à proximité du foyer, endroit où, depuis des temps immémoriaux, l'on plaçait la table familiale, ce qui lui a donné son nom. Pour tous les auteurs antérieurs, ce serait là sa fonction première et vénérable. Ceci est toutefois très peu probable. La fonction première de *kuzh tôle* ou *apoteiz* était presque certainement d'abriter le métier à tisser, même s'il est incontestable qu'après la fin de l'activité de tissage on y ait installé la table familiale. En vérité, dans la très grande majorité des maisons où se voit aujourd'hui un tel type de structure, il est incontestable qu'elle était, dès l'origine, destinée à cette fonction domestique. Ces maisons sont postérieures au développement originel de l'*apoteiz*, destiné originellement à recevoir le métier à tisser : dans leur très grande majorité, les maisons de ce type encore debout dans les campagnes, où l'*apoteiz* était, dès le départ, occupé par la table, datent du XVIII^e, du XIX^e ou même du XX^e siècle. Il est difficile de dater le moment où la table vint remplacer le métier, mais il paraît probable que cette phase ait débuté dans les premières décennies du XVIII^e siècle, la période de transition étant probablement assez longue et se prolongeant même jusqu'au XIX^e siècle, dans le cas des maisons les plus anciennes, les choses variant sans aucun doute d'un endroit à l'autre. Le métier de tisserand est très difficile et exige que l'on ait accès à la lumière du jour et que l'on prête beaucoup d'attention aux détails. Le seul endroit pratique de la maison où ces conditions pouvaient être réunies, d'un bout à l'autre de l'année, était l'espace proche de la fenêtre. Le métier à tisser occupait beaucoup de place à l'intérieur de l'espace à vivre de la salle ou de la cuisine, et il était donc très naturel de construire une avancée à la maison, de manière à ce que le métier ne gêne pas le passage et les activités domestiques menées à proximité du foyer. Que l'on ait bâti un ajout aussi coûteux à la maison pour n'y placer qu'une table paraît peu vraisemblable, et l'on est donc porté à croire qu'il était destiné à une fonction génératrice de richesse. Un autre indice témoignant de sa fonction première se voit dans certaines des plus anciennes de ces maisons, comme à Saint-Rivoal, où le bâtiment appelé maison Cornec, daté de 1702, est l'un des plus anciens bâtiments de ce type connus. Comme dans bon nombre de ces maisons, un banc de pierre est placé dans le mur du pignon de l'*apoteiz* et sur l'un des côtés de celui-ci seulement. Ceci est très significatif. En effet, si, dès le départ, l'*apoteiz* avait été destiné à recevoir une table, on aurait installé des bancs de pierre sur ses deux grands côtés. Tout donne à penser que ce banc de pierre n'avait qu'une seule et unique fonction et servait de siège au tisserand installé devant son métier d'un bout à l'autre de l'année, éclairé latéralement par la fenêtre. Que l'*apoteiz* ait été, par la suite, seulement associé à la table familiale et ait pris le nom de *kuzh tôle* s'explique par le déclin de l'industrie toilière, à partir de la fin du XVII^e siècle, les métiers à tisser qui se voyaient auparavant en si grand nombre dans la région disparaissant peu à peu. On s'en débarrassa pour laisser place à la table !

L'ouvrage de MM. Millet et Sannier est une étude ethnologique d'une petite région du nord-est du Finistère, architecturalement riche, et remarquablement intéressante, et l'on pourra peut-être reprocher à l'auteur du présent compte rendu d'avoir insisté sur les déficiences de ce travail, en particulier dans l'analyse des bâtiments. On peut espérer que les auteurs se verront encouragés à poursuivre leur travail, et que, dans l'avenir, ils publieront le volume plus ambitieux que la région mérite indiscutablement. Il existe de nombreux exemples d'études détaillées, en particulier dans les îles Britanniques, qui pourraient leur servir de modèle²². Il reste beaucoup à faire, notamment à inclure plus de données concernant les communes plus pauvres de la partie méridionale du Trégor finistérien.

Gwyn MEIRION-JONES (traduction de l'anglais par Patrick GALLIOU)

Jean-Yves ANDRIEUX (dir.), *Arthur Regnault architecte (1839-1932). La Quintessence de l'art sacré*, Rennes, Presses universitaires de Rennes/Département d'Ille-et-Vilaine, 2011, 253 p. ill. n. b. et coul.

Arthur Regnault a exercé la profession d'architecte à partir de 1865 et jusque dans les années vingt du ^{xx}e siècle. Il n'a cédé ni aux rationalismes du modernisme, ni au naturalisme de l'Art nouveau et encore moins au fonctionnalisme ou au purisme des avant-gardes, car, si, en 1924, il a eu recours au béton armé pour dresser la flèche de Saint-Hélier de Rennes, il s'est une fois encore inspiré du gothique flamboyant régional. Mais, comme le démontre la monographie dirigée par Jean-Yves Andrieux, son œuvre est bien plus complexe que ce qu'auraient pu laisser prévoir ses prémices favorables au choix stylistique néo-gothique. Il faut dire que ce fut l'architecte de soixante-treize églises, dont près des deux tiers sont entièrement nées de ses projets, même si elles réutilisent parfois des éléments rescapés de la destruction des anciens édifices trop petits ou délabrés qu'elles remplacent. Le troisième tiers se partage entre extensions, adjonctions d'une ou plusieurs chapelles et, souvent, érection d'un clocher-porche ou de parties hautes. Ce fut aussi un lecteur attentif des dix volumes du *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du ^{xv}e au*

22. S'il est un point que les défauts de cette étude mettent en exergue, c'est bien la nécessité, pour les chercheurs, de se familiariser avec les progrès scientifiques accomplis dans les pays voisins. Une vision plus large est nécessaire, et le chercheur, tranquillement établi dans son *petit coin* (en français dans le texte, ndt) appartient à un passé révolu. Depuis 1945, les recherches menées dans les Pays scandinaves, en Allemagne et dans les îles Britanniques ont considérablement fait avancer notre connaissance des manières de vivre traditionnelles, mais aussi les techniques grâce auxquelles on peut les étudier. En France, en revanche, ces études ont pris un retard considérable. Il n'est plus acceptable aujourd'hui de mener un thème de recherche dans une région de petite taille sans s'être familiarisé avec la recherche au niveau international et sans être capable de lire en plusieurs langues modernes. Pour l'étude menée ici, la capacité de lire l'allemand et l'anglais est essentielle, la connaissance du latin étant également utile pour cette période.